

COMMENT BERLIOZ COMPOSAIT

Berlioz, le génial auteur de la *Damnation de Faust*, raconte d'une façon amusante comment il termina le chœur final de la deuxième partie.

Ce récit qui, à ma connaissance, n'a jamais été reproduit, est intitulé : *Le Parc d'Enghien*. En voici le commencement :

"Je m'ennuyais énormément, un dimanche, autant qu'on peut s'ennuyer à Paris en ce jour solennel, et je me dirigeais vers le faubourg Poissonnière, avec l'intention d'aller faire une visite à mon ami Henri Heine que je n'ai pas vu depuis un an, pour lui parler de son dernier poème qu'on m'a traduit à Prague il y a quelques mois. Ce diable d'ouvrage, ou plutôt cet ouvrage du diable, m'a paru écrit avec une si infernale audace, un esprit si déchirant, un tel enthousiasme d'ironie que, depuis mon retour en France, je sentais le plus vif désir d'aller trouver le poète et de lui serrer la main, au risque de recevoir une secousse électrique et de me blesser à ses griffes d'acier. Mais voilà qu'un peloton d'infanterie, commandé par un sergent, passe près de moi, se rendant à la caserne Poissonnière, suivi d'une demi-douzaine de frères de la Doctrine. Il faisait un temps superbe. Les idées s'enchaînaient quelquefois d'une façon bizarre, le soleil me fait penser à la lune, les frères à des étudiants allemands, le sergent à César et me voilà oubliant Heine et son poème, saisi à l'improviste par le rythme et la mélodie d'une chanson latine que j'ai eu la fantaisie de faire chanter à des étudiants dans la *Damnation de Faust*, espèce d'opéra que j'élucubre en ce moment. Je remonte dans le faubourg en chantonnant la fin de mon morceau, fin que j'avais tant cherchée sans la trouver, deux jours auparavant, et que je venais de rencontrer au moment où j'y songeais le moins.

Nos sub ridente luna per urbem quærentes
Puellas eamus ut cras fortunati cæsares, dicamus :
Veni, vidi, vici : Gaudeamus igitur.

"Une fois lancé dans ma chanson, dont le mouvement me fait marcher d'un pas assez accéléré, j'arrive en suivant la foule, et sans m'en apercevoir, à l'embarcadere du chemin de fer du Nord. En me voyant marcher si vite, les employés de la gare, ne doutant pas que je ne fusse un voyageur attardé, s'empressent de m'indiquer le bureau en me disant : "Allez vite, il n'y a plus que cinq minutes !" Je vais ; tout le monde tirait sa bourse : je tire la mienne ; on s'approchait d'un bureau : j'en fais autant ; on demandait des *secondes* : je demande une *seconde* ; la buraliste, en me glissant par le guichet une petite bande de papier, me rend quelques sous avec ces mots : "*Seconde pour Enghien*. — Ah ! c'est pour Enghien ? — Oui, monsieur ; n'est-ce pas là que vous voulez aller ? — Ma foi, c'est bien possible ; il paraît même que j'y vais, mais je n'en savais rien. Allons à Enghien !..... *quærentes puellas eamus.....ut cras.....fortunati Cæsares..... dicamus : Veni, vidi.....vici.*" Tout en grommelant mes *gaudeamus*, je monte en voiture ; le convoi part, mais le mouvement de la locomotive, en marquant un rythme tout différent de celui qui me martelait le cerveau depuis quelques moments, je m'aperçois que j'allais oublier ma chanson. Je me hâte de l'écrire dans mon album et après un laborieux enfantement, je m'endors. Éveillé en sursaut au bout de vingt minutes par une voix criant : *Voyageurs pour Enghien !* je sors de ma boîte ; deux ou trois jeunes filles assez accortes, qui passaient en riant aux éclats, me font penser à mes *puellas*, et je veux redire ma chanson. Impossible de la retrouver ! Pas la plus légère idée, je ne m'en souvenais pas plus que de l'opéra-comique nouveau que l'on donnera le mois

prochain. Heureusement, si j'avais peu de mémoire je n'avais pas égaré mon album, et l'esprit en repos, je me laisse aller au courant qui, en suivant le bord de l'eau, s'acheminait vers un parc dont la verte chevelure s'élevait au-dessus des maisons....."

UN NOUVEAU GÉNIE

BRÜCKNER

Brückner vient de mourir, et partout on s'apprête à le sacrer grand homme. Universellement on reconnaît maintenant à ce pauvre compositeur tant méconnu de son vivant, une somme de talent immense, d'aucuns même disent du génie. De tous côtés les concerts nous apportent l'écho de ses symphonies qui, ironie du sort, se trouvent être des pages de tout premier ordre. On avait attendu qu'il soit mort pour s'en apercevoir. O admirable compétence des critiques !

Avant un an, et pour peu que la mode s'en mêle, nous sommes persuadés que Brückner sera sur tous les pupitres aussi, et afin de familiariser les lecteurs de l'ART MUSICAL, avec cette nouvelle personnalité nous donnons ci-dessous une courte biographie de celui que l'on appelle déjà un grand maître. Brückner naquit dans la haute Autriche, en 1824. A l'âge de seize ans il fut nommé aide du maître d'école d'un village aux appointements de un dollar par mois ; pour vivre, il était obligé de jouer du violon quand les paysans voulaient danser. Quelques années plus tard il obtint une place de maître d'école et d'organiste dans un couvent de la haute Autriche, aux appointements de 25 dollars par an. Ce n'est qu'en 1856 qu'il réussit à obtenir la place d'organiste à la cathédrale de Linz, capitale de son pays, après avoir vaincu dans un concours tous ses concurrents. A Linz commença la carrière de compositeur du jeune organiste ; sa première symphonie y fut écrite. Au grand concours d'organistes à Nancy (France), en 1869, Brückner se distingua d'une façon toute particulière ; à Bruxelles et à Paris son jeu fut également très admiré. Le gouvernement autrichien l'envoyait à Londres, en 1871, pour prendre part au concours d'organistes au Palais de Cristal ; Brückner y obtint le premier prix. Depuis ce temps Brückner est universellement connu comme organiste et comme compositeur. Les trois symphonies qu'il a déjà fait jouer le placent au premier rang des compositeurs dans le domaine de la musique absolue, et on peut dire que depuis Beethoven aucun compositeur n'a atteint à ce degré de puissance inventive et d'ampleur de développement musical. Brückner est en même temps un maître de l'orchestration moderne, et sous ce rapport il fut fort apprécié par Richard Wagner, qui le tint en estime toute particulière. Malheureusement le génie débordant de Brückner n'a jamais su s'accommoder aux formes d'usage, et cet illustre vieillard était d'une modestie et d'une naïveté vraiment touchantes. Il n'avait pas pu entièrement échapper aux honneurs dus à son génie ; il fut décoré et même nommé docteur en philosophie de l'Université de Vienne *honoris causa*, mais sa situation dans le monde aurait été tout autre s'il avait possédé une parcelle de ce savoir-faire qui distinguait ses contemporains Meyerbeer, Verdi, Wagner et Brahms. Brückner avait renoncé avant l'âge, à ses places d'organiste à la cour d'Autriche et de professeur de contrepoint au Conservatoire de Vienne. Il vivait très modestement dans sa retraite, ne s'occupant que de sa neuvième symphonie, qu'il espérait faire jouer au cours de la saison prochaine. De son vivant, Brückner ne fit pas beaucoup parler de lui, mais l'histoire de la musique conservera son nom quand beaucoup de compositeurs de notre époque, qui ont rempli des colonnes de journaux, seront totalement oubliés.